Christoph Mauntel, *Gewalt in Wort und Tat. Praktiken und Narrative im spätmittelalterlichen Frankreich*

Ostfildern : Thorbecke (Mittelalter-Forschungen, 46), 2014, 540 p., 55,00 €

Pierre Monnet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/8136>

DOI : 10.4000/ifha.8136

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Pierre Monnet, « Christoph Mauntel, *Gewalt in Wort und Tat. Praktiken und Narrative im spätmittelalterlichen Frankreich* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 14 avril 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/8136> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.8136>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

Christoph Mauntel, *Gewalt in Wort und Tat. Praktiken und Narrative im spätmittelalterlichen Frankreich*

Ostfildern : Thorbecke (Mittelalter-Forschungen, 46), 2014, 540 p., 55,00 €

Pierre Monnet

L'histoire de France, c'est heureux, n'est pas réservée aux seuls historiens français. Cette thèse soutenue en 2013 à Heidelberg aboutit au livre que voici : une étude nouvelle et marquante sur la Guerre de Cent ans dans le royaume de France. Que peut-on cependant écrire de neuf sur un sujet aussi classique et déjà mille fois labouré ? Ce n'est pas seulement le regard extérieur, celui d'un chercheur allemand, qui introduit un nouveau biais, mais la problématique retenue, celle de la violence. Il s'agit là d'un thème d'actualité, en plein Centenaire du déclenchement de la Première Guerre mondiale avec son cortège conceptuel de culture de la violence, de brutalisation, de schèmes d'inimitié et de haine etc. Au fond, le questionnement porté sur la société des XIV^e et des XV^e siècles n'est pas très éloigné des interrogations appliquées à la catastrophe de 1914-1918 : une société s'habitue-t-elle dans la durée aux massacres, aux batailles, aux destructions, aux tueries ? Et si oui, par quels moyens aptes à transcender la réalité brutale et violente, à lui donner un sens ? Bien entendu, on ne saurait trop forcer la comparaison : la guerre médiévale n'a jamais mobilisé les moyens de la guerre moderne, ni visé l'anéantissement complet de l'adversaire. Mais, à regarder la table des matières du livre de Christoph Mauntel, on est frappé par des similitudes d'approches : la violence est-elle endémique ou exceptionnelle, générée ou imposée ? Quel est le poids de la conjoncture ? Quel équilibre entre les pratiques spontanées et les rituels de mort ? Existe-t-il une normalité de l'excès ? Quel rôle joue l'imaginaire (image, écriture de l'histoire, motifs discursifs, figures idéales et héros) ? Dans quelle mesure la faute et la vengeance relancent-elles le processus violent et guerrier ? On notera que Marc Bloch, médiéviste et combattant de la Grande Guerre, n'avait pas évité ces questions à plusieurs siècles de distance, et l'on sait qu'elles

resurgissent aussi dans *L'étrange défaite*. Il est d'autant plus dommage (seule lacune de taille de la bibliographie) que pas un seul ouvrage de Bloch ne soit ici cité.

Quoi qu'il en soit, c'est à partir des acquis d'une recherche dynamique sur la violence en Allemagne (*Gewaltforschung*), mais aussi d'une approche bien comprise des schèmes narratifs dans les sources chronistiques tardo-médiévales, et d'une bonne maîtrise de l'appareil interprétatif des rituels que Christoph Mauntel peut proposer une approche thématique et morphologique de la violence pendant la Guerre de Cent ans dans le royaume de France, une guerre qui, on le sait, fut à la fois (selon nos critères actuels) « militaire » et « civile » (mais l'auteur prend soin de montrer le caractère artificiel d'une telle distinction pour la société médiévale). Le livre choisit dans un premier mouvement original de multiplier les points de vue en regardant les représentations et pratiques de la violence dans les milieux noble, urbain, royal, princier, sans oublier les réflexions et définitions des théologiens, des juristes et des penseurs. De la sorte, c'est une véritable et astucieuse cartographie socio-culturelle de la France des XIV^e et XV^e siècles qui est ici proposée, de nature à montrer que la durée de l'épisode ne s'explique pas seulement par la présence longue de l'Anglais sur le continent, mais aussi parce que les attentes, les conceptions, les perceptions de la violence de guerre entre les groupes sociaux étaient contradictoires et ambivalentes. D'une certaine manière, le discours historique et héroïque, essentiellement royal, est venu très vite les recouvrir et les transfigurer. Cette approche permet d'autre part à l'auteur de bien restituer la place importante des villes, de la culture et de l'économie urbaines, dans une pensée de la guerre et des sorties de guerre à la fin du Moyen Âge (ce que résume bien la conclusion intermédiaire intitulée « Convergences et oppositions », qui montre combien le pouvoir royal fut en dernier recours le seul à se profiler et à être accepté comme l'arbitre de ces contradictions).

Le deuxième temps de l'analyse, consacré aux formes de la violence, est plus classique mais solide : il prend acte des tendances récentes de la recherche sur l'imaginaire de guerre, sur les rituels de combat, de vengeance, d'honneur, sans omettre les pillages, les attentats, les révoltes, les tortures. La conclusion intermédiaire de ce chapitre se révèle finalement l'élément central de la démonstration, car elle met en exergue que, pour comprendre la guerre telle qu'elle se révèle dans les violences au royaume de France aux XIV^e et XV^e siècles, il importe de mobiliser des concepts qui permettent d'en comprendre la nature et le sens et rejoignent aussi les préoccupations et perceptions des contemporains. De ce point de vue, la légitimité de la cause et du combat est au cœur du sujet, car c'est une préoccupation qui n'a pas seulement agité les milieux curiaux, royaux, princiers, intellectuels, mais traversé l'ensemble du corps de la société qui savait ce qu'était une bonne cause et, ce faisant, un beau fait pour lequel il était mérité de se défendre, de se battre et de mourir. Partant, la guerre et ses violences s'inscrivent dans un schéma qui vise le retour à l'ordre, le rétablissement de l'honneur, de la justice et de l'équilibre antérieur. C'est pourquoi la guerre entre Armagnacs et Bourguignons fut bien toujours ressentie comme plus violente, injuste, condamnable en soi que celle qui opposait Français et Anglais, non tant pour des motifs « nationaux » ou « légitimistes » que parce que les valeurs de la société étaient remises en cause.

Le troisième et dernier grand mouvement de la thèse vient en quelque sorte flanquer l'analyse précédente par une analyse des « aspects » de la violence (physique, verbale, symbolique, rituelle...). On peut toutefois se demander si cette partie n'aurait pas trouvé davantage sa place aux côtés de la précédente, d'autant qu'elle se complète

d'une série de « portraits » de héros (Bertrand du Guesclin, Le Grand Ferré), de traîtres (un thème un peu vite évacué, mais qui ferait la matière d'un livre entier), de sauveurs, de figures ambivalentes (Jeanne d'Arc en seulement 5 pages dans un livre d'ailleurs peu genré, Gilles de Rais...) qui viennent en quelque sorte « incarner » les idéaux et valeurs révélés par le système de violence très bien décortiqué dans la charnière centrale de la démonstration.

Au total, il y avait quelque audace à appliquer systématiquement l'anachronisme d'une sociologie de la violence à la société tardo-médiévale travaillée par le conflit franco-anglais. L'anachronisme (car il n'y a pas de sphère particulière de la violence au Moyen Âge, ni de mots pour le dire comme tel) se révèle contrôlé, et de la sorte productif. Il manifeste que la société française des années 1300-1500 a ressenti profondément le désordre des violences de guerre, en a conçu l'idée d'un excès, d'un abus, qui menaçait non seulement d'engloutir le roi, mais aussi sa noblesse, à laquelle on tenait ; un désordre dont on a souhaité sortir par le haut, en réarmant le roi, son pouvoir, sa justice, son ordre. Cet ordre a dès lors moins agi pour faire accepter la violence ou pour l'humaniser au sens moderne, que pour argumenter sur les conditions nécessaires à son endiguement *hic et nun* (impôt, armée, droit, geste collective, honneur). Voilà donc une vraie thèse, dont on pourra discuter, pas seulement en Allemagne, mais espérons-le en France aussi.

INDEX

Index chronologique : Moyen Âge

Thèmes : Histoire militaire, Histoire des Etats et des pouvoirs

AUTEUR

PIERRE MONNET

EHESS, IFHA